

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 3 (1858)
Heft: 11

Buchbesprechung: Der K. K. österreichische Feldmarschall Graf RADETZKY : eine biographische Skizze, nach der eigenen Dictaten und der Correspondenz der Feld-marschalls [Carl von Schönhals und Friedrich Jakob Heller von Hellwald]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment à manquer. A cet effet, la monarchie est divisée en districts de recrutement. Il n'y a de districts spécialement affectés au recrutement de tel ou tel corps que pour l'infanterie de ligne, les régiments nationaux des frontières, le régiment des chasseurs tyroliens, le 24^e bataillon des chasseurs de campagne et le bataillon frontière Tittler. Les autres troupes se recrutent sur tous les districts.

Les conditions exigées pour entrer dans l'armée sont : une constitution parfaitement propre au service de guerre, et une taille d'au moins 60 pouces autrichiens.

Les chevaux de service sont complétés par des remontes.

Dans la mise sur pied de guerre d'une troupe, on organise des dépôts chargés de recevoir, de former, d'équiper et de diriger sur leurs corps, soit les hommes fournis par le recrutement, soit les chevaux de remonte. Le dépôt des troupes auxquelles est affecté un district particulier de recrutement, est en permanence dans une des stations de ce district.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE.

Der K. K. österreichische Feldmarschall Graf RADETZKY, eine biographische Skizze, nach der eigenen Dictaten und denc orrespondenz der Feld-marschalls, von einem österreichischen veteranen. (Esquisse biographique du feld-maréchal Radetzky, d'après ses propres dictées et sa correspondance, par un vétéran autrichien). 1 vol. in-8 de 450 pages, avec un fac simile. Stuttgart et Augsbourg, 1858.

Il a déjà paru plusieurs biographies de Radetzky, mais celle-ci est la plus complète et la plus importante, puisqu'elle émane indirectement de lui-même, par ses dictées et par ses correspondances. Quoique nous ayons déjà parlé de la carrière de Radetzky à l'occasion de sa mort, nous ne pouvons nous empêcher de vouer quelques lignes à cette esquisse biographique, car, par les événements dont elle traite, elle a une importance plus grande que celle d'une publication purement autrichienne. En laissant à part, pour le moment, le point de vue de l'auteur, apologiste ardent des armes autrichiennes et des mérites de son héros, ainsi que les défauts et les qualités qui en résultent, on doit reconnaître que les narrations de ce livre sont pleines d'intérêt et qu'on s'attache volontiers à leur lecture. Le style est simple et clair et l'on passe ainsi en revue tous les principaux événements de l'Europe depuis le commencement de la grande révolution française jusqu'à nos jours. Mais c'est là tout ce que nous pouvons en dire de bien. Cet ouvrage trouvera sans doute en Autriche de vifs admirateurs, tout disposés à prendre le change sur ce qu'ils croient être favorable à l'honneur national, mais les hommes impartiaux de tous pays reconnaîtront que l'auteur a trop relevé son héros au détriment d'autrui et que son admiration l'a rendu aveugle sur tout ce qui pouvait tendre à la diminuer.

En voulant louer partout et toujours, on risque souvent d'atteindre un but opposé à celui qu'on cherche. Radetzky a eu assez de bonheur dans sa longue carrière,

même si l'on en retranche les succès qu'il doit à d'autres, pour qu'il ne soit pas besoin d'écraser plus bas que terre ceux qui l'ont approché, qu'ils soient Français, Russes, Prussiens ou Piémontais.

Si ce livre émane, avec cet esprit là, de la propre dictée de Radetzky, nous en sommes fâchés pour sa mémoire ; car l'Europe apprendra à le connaître sous un jour nouveau et peu flatteur ; si l'apologiste, au contraire, s'est inspiré lui-même en croyant recevoir d'autres inspirations, on ne peut que déplorer qu'un tel trophée soit déposé sur une tombe digne, en tout cas, de respect.

Sans doute Radetzky ne passera jamais pour un des grands capitaines de notre siècle, à l'égal d'un Napoléon ou d'un archiduc Charles ; mais il tient honorablement sa place au milieu des généraux ordinaires. Il a, de plus, sur bon nombre d'entr'eux le privilége d'avoir vécu plus longtemps et d'avoir été employé dans des sphères d'activité plus diverses. Il lui restera la gloire éternelle d'avoir montré une grande vigueur et une grande abnégation à un âge où tant de gens ne pensent plus qu'au repos et à la paix, d'avoir été à 82 ans un des serviteurs les plus dévoués et les plus belliqueux de son souverain.

C'est bien assez, croyons-nous, pour qu'on ne compromette pas ces titres réels par des ornements d'emprunt ou de similitudin, comme le fait le livre dont nous parlons. Bien plus, il répand de la boue sur les compagnons de son héros pour montrer celui-ci plus coquettement paré devant la postérité. Du commencement à la fin, c'est une apologie intrépide que rien n'effraie ni n'arrête.

Les faits malencontreux, on les oublie, ainsi à Dresde et à Leipsik ; ceux qui sont trop connus on les tord, ainsi à Marengo ; les alliés on les calomnie, ainsi les Russes, qu'on accuse d'avoir entravé les brillantes conceptions de l'état-major autrichien, d'avoir embarrassé les marches par une suite de touristes, de femmes de mauvaise vie, de singes et de perroquets ; les ennemis on les ravale ou on les rehausse à volonté ; les vaincus on les injurie, comme Napoléon à Fontainebleau et Charles-Albert à Novarre.

De tels procédés littéraires pourront plaire peut-être à quelque caporal de pose, dont l'enthousiasme ne s'éveille qu'à coups de grosse caisse, mais ils ne sont pas aptes à donner bonne opinion d'une armée qu'on fait valoir de cette façon. Ni l'armée autrichienne, ni Radetzky n'avaient besoin d'apologies pareilles.

Malheureusement certaines particularités donnent à cet ouvrage plus de poids qu'il n'en mérite.

A tort ou à droit, Radetzky est, dans tous les cas, un des grands noms de notre époque, une personnalité autour de laquelle il s'est fait beaucoup de bruit. On en a tant parlé, et en sens si divers, qu'il y a matière à tout dire, comme à tout croire de lui ; il est difficile d'avoir une opinion juste à son égard sans descendre soi-même dans une analyse détaillée des faits qui le concernent.

Les Italiens, qu'il a si complètement abattus en 1848 et 1849, ont personnifié en lui la ruine de leurs espérances nationales et l'ont représenté à l'Europe comme un tigre altéré de sang et de carnage. Rien n'est plus faux cependant. Dans tous

ses actes politiques et militaires, Radetzky montra toujours autant d'humanité que de modération ; il était personnellement doux et bon de cœur. Il évacua tranquillement Milan avec 15,000 hommes, quoiqu'il eût pu châtier terriblement cette ville avant de se retirer. Si l'on peut faire quelques reproches à sa conduite, au point de vue de ses fonctions, c'est plutôt d'avoir péché par trop de modération que par trop d'énergie. Bien loin de l'accuser de cruauté, l'Italie devrait lui vouer sa reconnaissance pour les désastres matériels qu'il lui a épargnés dans maintes circonstances.

Mais, d'autre part, l'ardeur injuste des reproches a suscité des éloges aussi exagérés. Plus le parti de l'indépendance de l'Italie cherchait à rabaisser Radetzky, plus le parti opposé chercha à le relever. Les uns en faisaient un monstre, d'autres en firent un Dieu. C'est entre ces deux exagérations que la saine raison devrait prendre pied, et c'est ce que n'a pas fait notre biographe. Cette impartialité était peut-être difficile à atteindre pour un compagnon du vieux maréchal, qui avait été lui-même partie active dans les luttes d'où la réputation de son héros était sortie. Il y a au moins de la franchise dans le titre de son livre, car il a soin d'avertir qu'il provient d'un vétéran autrichien et par conséquent qu'on doit se tenir en garde contre ses éloges soutenus, vrais boulets de controverse et de polémique.

C'est au public impartial, autrichien ou non, à faire la part de chacun.

Entrons maintenant dans quelques détails :

On sait par exemple que Radetzky, étant colonel et adjudant de Mélas, se distingua à Marengo par son courage personnel, mais il n'y fit, à part cela, rien de remarquable, sinon de prendre, comme homme de confiance de Mélas, une large part aux fautes qui amenèrent la perte de la bataille et la capitulation qui s'en suivit. Le biographe se garde bien de donner des détails sur cette capitulation qui, d'un trait de plume, livrait toutes les places de l'Italie à la France ; il aurait cependant pu en fournir de précis, car Radetzky fut un des principaux auteurs de cet acte désastreux pour l'Autriche ; on l'en punit dans la campagne suivante, en le sortant de l'état-major pour le placer au 3^{me} de cuirassiers. L'apologiste jette un voile sur ces circonstances et nous ne l'en blâmerons pas ; mais qu'au moins il ne s'en fasse pas un bouclier pour décocher, avec plus de sécurité, ses traits contre tous ceux qui se sont illustrés dans cette campagne. Nous ne savons par quel sentiment il cherche, par exemple, à atténuer les mérites de Napoléon. Il prétend que c'est plutôt Kellermann que Napoléon qui a gagné la bataille, que Marengo, tout comme Rivoli, serait un raccroc. Assurément on trouverait, en faisant encore un pas dans cette voie, plus d'un simple soldat qui a autant de titres à l'honneur de la victoire que Napoléon ou Kellermann ; mais ce qui caractérise cette grande bataille, ce fut non le choc tactique, mais la combinaison stratégique, combinaison sublime à laquelle les Autrichiens n'avaient rien compris et ne comprendraient rien encore aujourd'hui, si l'on en jugeait par les opinions du biographe autrichien. Or cette combinaison, ainsi que toutes les dispositions qui avaient amené les Français sur les derrières des Autrichiens,

à travers le St-Bernard, étaient bien de Napoléon. Les lauriers du premier Consul dans cette circonstance sont éclatants comme les rayons du soleil. Pour y trouver matière à rehausser la réputation du colonel Radetzky, ainsi que le fait son apologiste, il faut presqu'avoir perdu toute faculté de jugement.

Ce qui est certain, c'est que Radetzky, soit comme chef de bataillon des pionniers, soit comme colonel de cavalerie, soit enfin comme chef d'état-major du prince Schwarzenberg, montra toujours une grande activité, une intelligence facile et un contrôle sévère des petits détails. Son administration était un modèle de bon ordre et de netteté. Qu'on joigne à cela un amour réel de l'étude, qui poussait Radetzky à agrandir sans cesse le cercle de ses connaissances, du courage personnel, un esprit calme et froid dans l'action, une bonne mémoire, enfin l'expérience d'une longue et laborieuse carrière, et l'on aura tous les éléments de son élévation. Radetzky eut un grand nombre de bonnes qualités courantes, mais rien d'exceptionnel, sinon une santé de fer à un âge fort avancé. C'est beaucoup, dira-t-on, car la force du corps est aussi un don de Dieu, précieux pour des généraux ; il frappe parfois le soldat d'obéissance mieux encore que de riches dons intellectuels. Mais pour faire en outre, de Radetzky, un grand tacticien, il faut simplement raturer l'histoire. Or, malheureusement ce n'est pas possible, quand l'histoire comprend des événements comme ceux de 1813 à 1815. Dans le récit des célèbres campagnes de Saxe, notre apologiste se consume en efforts surhumains pour faire croire à la divinité de son héros ; malheureusement il a plus de tendresse que de sagesse et fait, à plusieurs reprises, l'œuvre de l'ours du jardinier. Il lui eût été difficile, d'ailleurs, de faire autre chose, du moment qu'il avait juré de ne faire qu'une apologie.

Dans ces mémorables campagnes de Dresde, Culm, Leipsik, etc., Radetzky était chef d'état-major du prince Schwarzenberg, généralissime des armées alliées ; c'est à lui donc et au général Languenau, son quartier-maître, que les alliés durent plus d'un grave revers ; mais l'apologiste ne s'en effraie pas et montre, à les jeter sur d'autres ou à les transformer en trophées, une assurance imperturbable.

Radetzky fut un des inspirateurs du fameux plan de Trachenberg, d'après lequel les alliés, après la bataille de Bautzen, devaient marcher depuis la Bohême sur Leipsik, en laissant Napoléon bien fortifié sur leur flanc droit et sur leurs derrières, de Dresde à Königstein. Ce plan inconcevable, qui aurait amené infailliblement la ruine des alliés (car on sait que Napoléon avait pris toutes ses mesures en prévision d'une opération pareille), fut contremandé par l'opposition de l'état-major russe. Radetzky avait encore renchéri sur une pareille opération, par un projet dont l'apologiste donne généreusement le texte au lieu de le cacher. On y voit, par exemple, que non-seulement Radetzky ne se faisait aucune idée du danger dont la position centrale de Napoléon sur l'Elbe menaçait les alliés, mais encore qu'il ne pensait qu'à une défensive égoïste de la part de l'Autriche, au détriment de ses alliés. Par les instances de l'empereur Alexandre, il fut décidé, au lieu de marcher sur Leipsik, d'attaquer Dresde, avant que Napoléon pût y revenir de la Silésie. Mais ce premier projet d'attaque échoua, par suite du retard de l'armée autrichienne

et d'une parade intempestive qui la retint à Jungfernteinitz. Quand enfin les alliés furent prêts, Napoléon était déjà revenu à Dresde; dès lors il fut convenu entre l'état-major du généralissime et les souverains qu'on n'attaquerait plus la ville, puisqu'on n'avait pu le faire à temps; mais le contr'ordre *fut oublié*, oui oublié par l'état-major dont Radetzky était le chef! La grande bataille de Dresde, d'où devait dépendre le sort de l'Europe, commença donc, à la grande surprise de tous les états-majors et de la manière la plus ténébreuse. Aussi les alliés n'y furent pas heureux, les uns crurent faire une *démonstration*, les autres une attaque sérieuse; les Autrichiens, lancés à gauche, au-delà du ravin de Plauen, malgré les plus sages avis et les instances réitérées de leurs alliés prussiens et russes, y furent complètement battus, et amenèrent la perte de la journée. Si ce sont là des titres à l'immortalité pour un chef d'état-major, nous avouons que nous passons expédient. La disposition d'attaque de cette meurtrière démonstration (œuvre de Radetzky et de Languenau), restera comme un document à cet égard. Radetzky fut, en outre, un des premiers à demander, après ces exploits, la retraite au-delà des montagnes et fit un projet (autre document peu honorable) qui fut adopté. Il est vrai que l'armée autrichienne n'avait déjà plus de vivres ni de munitions, à quelques lieues cependant de sa frontière; mais à qui la faute, sinon à son état-major? Les alliés se sauvèrent donc, comme les rats de la fable, jusque derrière l'Eger, épouvantés d'une démonstration échouée et de l'annonce des 35,000 hommes de Vandamme sur leurs derrières, faible corps qu'ils écrasèrent en chemin et qu'ils auraient écrasé en tout temps, s'ils l'avaient voulu, et s'ils étaient restés devant Dresde. Heureusement pour eux, Napoléon fut mal secondé par ses lieutenants et par son chef d'état-major Berthier, qui abandonnèrent Vandamme à Culm.

A la défaite des Français à Culm, vinrent se joindre celles de la Katzbach, de Gros-Beerent et de Dennevitz; Napoléon fut resserré dans Leipsik par les alliés qui revinrent avec une armée entière de renforts.

Cette fois on avait aussi raison de marcher sur Leipsik où était Napoléon qu'on aurait eu tort de le faire quand il était encore à Dresde. La bataille de Leipsik fut gagnée, il est vrai; mais elle faillit encore être perdue par la faute de l'état-major autrichien qui, répétant à peu près ce qui s'était déjà passé à Dresde, s'obstinait à enfourner une grande partie de l'armée dans la langue de terre entre l'Elster et la Pleisse. L'empereur Alexandre s'opposa vivement à ce qu'on portât les Russes sur ce point, et grâce à cette opposition seule, un désastre fut épargné, car les alliés auraient ainsi eu leur champ de bataille coupé en trois parties par des rivières, ce qui était dangereux devant un Napoléon¹. Dès le milieu du combat, Schwarzenberg vit lui-même que la position de ses troupes dans cet entonnoir était intenable et inutile; il finit par se porter à droite, en traversant la rivière dans l'eau, laissant seulement le corps de Mersfeldt sur ce terrain dangereux. Le pauvre Mersfeldt fut bientôt accablé sans pouvoir recevoir de secours, taillé en pièces et pris lui-même à la tête de ses débris de troupes. C'est le sort qui était réservé à l'armée entière des alliés,

¹ Voir, à cet égard, une correspondance de Rome dans notre N° du 22 février 1858.

si elle eût suivi les inspirations de l'état-major du généralissime autrichien. Il ne faudrait donc pas, après de tels faits, faire valoir son chef d'état-major au détriment des uns et des autres.

Il serait trop long de suivre plus en détail les récits de l'intrépide apologiste, qui portent avec eux leurs propres correctifs.

Plus tard, en Italie, Radetzky cueillit de beaux lauriers sur les Piémontais, braves, mais mal commandés et peu confiants dans leurs forces. Le général Hess, son chef d'état-major, fut plus que son bras droit dans ces circonstances ; Radetzky fit la retraite et Hess l'offensive. C'est encore Hess qui fut son conseiller et son aide dans l'expérimentation de ses *Instructions de manœuvres et de campagne*.

Ces instructions renferment de fort bonnes règles et ont certainement perfectionné l'état de l'armée autrichienne ; elles ont beaucoup contribué à lui donner cette régularité de manœuvres et cette discipline qui la caractérisent aujourd'hui, mais elles ont aussi l'inconvénient qui touche de près à ces qualités, elles tendent trop à réglementer la tactique et à prescrire des lois sur des objets qui doivent être laissés au libre arbitre d'un chef de brigade ou de division. C'est plutôt dans l'impulsion qu'il donna aux travaux de fortifications en Italie, dans le bon ordre de son administration, dans le bel exemple de dévouement à son devoir qu'il a donné dans un moment fort critique, que sont les vrais titres de gloire de Radetzky. Moins que tout autre nous ne voudrions les contester ; c'est pourquoi nous en repoussons les appendices des flatteurs.

Terminons en disant que l'esquisse biographique, toujours sous l'influence de son intrépidité apologétique, se permet ci et là des appréciations peu convenables des adversaires de l'Autriche, appréciations qu'on ne peut pas même pardonner à la vivacité sentimentale d'un vieux vétéran. Napoléon, par exemple, a montré dans maintes circonstances son courage personnel, et s'il n'a pas, d'après l'auteur, « eu le courage de s'ôter la vie en 1814 pour imiter le dernier empereur de Byzance, » c'est une preuve de son énergie et non de sa lâcheté.

Son retour de l'île d'Elbe et les débuts de la campagne de 1815 montrent bien aussi que ses adieux de Fontainebleau n'étaient pas rien qu'une « pure tyrade ; » cette scène émouvante devrait être respectée par des adversaires qui se respecteraient eux-mêmes. Enfin une haine vindicative perce à chaque instant contre les Piémontais. L'auteur en a le droit, tout comme les Piémontais ont le droit de la lui rendre. Mais il n'est pas fondé à parler de leur trahison et de leur parjure. Le Piémont a fait loyalement et bravement la guerre du faible contre le fort, il en a subi les conséquences ; il n'est au moins pas noble d'y ajouter l'injure. Le Piémont était libre de ses actes, il n'a pas trahi l'Autriche en renonçant à la protection de cette grande puissance pour courir les chances de sa haine. Appeler trahison la guerre d'une nation libre contre une autre nation libre, c'est faire de l'histoire à la façon du père Loriquet. Employer ce moyen pour exciter à la haine contre un adversaire malheureux, c'est s'aliéner l'estime de tout juge impartial.